

le dialogue amoureux qui se fait entendre dans les pages consacrées au *Divan* (p. 201-203). En revanche, les *Élégies romaines*, écrites « avec une liberté de ton qui fera scandale dans la prude Allemagne protestante et qui pourtant fait simplement revivre la tradition érotique antique » (p. 87), ainsi que la *Trilogie de la passion* (p. 65 sq.), à laquelle il est fait référence dans le contexte du « werthérisme » latent de Goethe, auraient mérité des analyses plus substantielles. Sans prétendre à l'exhaustivité qu'ambitionnaient les sommes interprétatives d'autrefois – mais qui s'y risquerait encore? –, sans non plus défendre un point de vue tranchant, voire provocateur, comme le firent en leur temps Hans Mayer (*Goethe. Ein Versuch über den Erfolg*) ou bien encore José Ortega y Gasset (*Goethe desde dentro*) à une époque où le grand Weimarien représentait encore un enjeu poético-idéologique, l'auteur nous invite à partager sa longue familiarité avec l'objet de son étude, y déployant une érudition qui n'est jamais pesante. Sa propre voix restant toujours en retrait, c'est bien celle de Goethe, d'un Goethe apaisé, qu'il donne à entendre. – R.-M. PILLE

Gerhard HÖHN, Christian LIEDTKE. — *Auf der Spitze der Welt. Mit Heine durch Paris* (Hamburg : Hoffmann & Campe, 2010, 128 S., € 10,-).

Le 19 mai 1831, moins d'un an après la Révolution de Juillet, et à une époque où son avenir professionnel en Allemagne est sérieusement compromis, Heinrich Heine arrive à Paris, le « sommet du monde », et « nouvelle Jérusalem » de ce poète épris de liberté. Dans cette patrie d'élection devenue au fil du temps terre d'exil, il passera vingt-cinq années, jusqu'à sa mort le 13 février 1852. Il y composera ses plus grandes œuvres, dont plusieurs constituent une contribution mémorable au mythe de Paris. C'est justement à la découverte de ce Paris « heinéen » que nous convie le présent volume, qui n'entend pas apporter de nouveaux éléments à un chapitre déjà bien étudié, mais souhaite plus simplement guider le lecteur sur les traces du premier grand flâneur parisien avant Baudelaire. Des passages aux lieux de sociabilité fréquentés par le poète – salles de lecture, cafés, restaurants –, de son quotidien d'écrivain et de journaliste « chroniqueur de la modernité politique, sociale, économique et culturelle » (p. 63) à sa fréquentation des salles de concerts, des bals et des théâtres, des salons littéraires ou de peinture, de sa rencontre avec « Mathilde », sa femme, à leurs nombreux déménagements, – et jusqu'à sa dernière demeure, le cimetière de Montmartre, aujourd'hui encore lieu de pèlerinage pour tous les admirateurs du poète : les aspects les plus variés de son quotidien sont passés en revue, avec un souci du détail toujours bienvenu, et sans jamais perdre de vue le Paris d'aujourd'hui. Les citations de nombreux extraits de son œuvre en prose et quelques poèmes bien choisis laissent entendre la voix du poète et rendent cette promenade particulièrement attrayante. Une lecture à recommander à tous les amoureux de Paris et de la littérature, et qui constitue une bonne introduction à l'univers intellectuel de Heinrich Heine. — M.-A. MAILLET

Erich DONNERT. — *Die Universität Dorpat-Jürev 1802-1918. Ein Beitrag zur Geschichte des Hochschulwesens in den Ostseeprovinzen des Russischen Reiches* (Frankfurt a.M., Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien, Peter Lang, 2007, 256 S., 35 Abb., € 49,10).

L'histoire des territoires baltes souffre encore des traumatismes que leur infligea le siècle passé. Au carrefour d'influences successives et simultanées, ils relèvent bien aussi de la civilisation germanique, particulièrement depuis que le tsar Pierre I^{er} avait décidé de donner au nouvel empire un ancrage à l'ouest. Le peuplement local a certes souvent fait les frais de désirs d'hégémonie, mais

il a bénéficié d'infrastructures qui devaient à terme l'aider à s'émanciper des tutelles. Ainsi de l'université de Dorpat-Youriev-Tartu, de fondation suédoise, dont Donnert retrace l'histoire partielle, depuis sa réouverture en 1802 avec le soutien du tsar Alexandre I^{er}, jusqu'en 1918, date à laquelle elle est brièvement incorporée à l'administration militaire du Reich. Elle deviendra ultérieurement un fleuron de la jeune république estonienne, sous le nom de Tartu Ülikool, mais ce n'est plus le sujet de l'ouvrage.

Cette étude très approfondie émane d'un familier des populations slaves. La période choisie est celle de l'explosion des connaissances à transmettre dans le contexte d'une rivalité croissante des nationalités. Une grande rupture est marquée par l'abandon de la langue allemande d'enseignement dans le cadre d'une russification, accélérée à partir de 1893, quand l'université prend le nom russe imposé à la ville. Exception luthérienne jouissant d'une grande autonomie au début de la période considérée, l'université de Dorpat est l'enjeu d'une politique impériale dont elle reflète les variations au gré des souverains. La présentation chronologique quasi encyclopédique des différentes facultés, des chaires et des professeurs qui les illustrèrent occupe plus de la moitié de l'ouvrage. L'originalité et la variété des orientations de recherche, les expéditions auxquelles elle a participé en rappellent la dimension universelle au XIX^e siècle. Si l'index des noms cités est bien utile, l'absence d'une bibliographie générale est regrettable, car le lecteur trouve difficilement son compte dans la pléthore de notes exclusivement bibliographiques, de surcroît numérotées au gré des chapitres. Par ailleurs, des erreurs typographiques, en particulier sur des dates, compliquent la lecture, déjà arrêtée par d'incertains transcriptions. La concordance des noms géographiques est réellement insuffisante (une demi-page), pour une région qui en connut majoritairement trois. Des cartes et quelques tableaux statistiques sur la fréquentation de l'université auraient également contribué à donner plus de clarté au propos. Donnert veut inciter à des recherches plus approfondies : espérons que la main tendue dans les dernières lignes sera saisie. — F. COLSON

Heinrich MANN. — *Essays und Publizistik. Kritische Gesamtausgabe in neun Bänden.* Hrsg. v. Wolfgang Klein, Anne Flierl u. Volker Riedel (Bielefeld, Aisthesis-Verlag, 9 Bde, 2009 ff. Bd. 5 : 1930 – Februar 1933. Hrsg. von Volker Riedel) Bd. 6 (I/II) : Februar 1933 – 1935. Hrsg. von Wolfgang Klein). Vient de paraître : Bd. 2 : Oktober 1904 – Oktober 1918 (Hrsg. von Manfred Hahn). Voilà gratifiés d'une édition qui, bien qu'étant à ses débuts – deux, puis trois volumes sur neuf parus – marque déjà l'histoire éditoriale allemande car elle permet, enfin, d'apprécier à sa juste valeur une dimension jusque-là mal connue de l'œuvre de cet écrivain passionnant. La HMEP – c'est le sigle à retenir – présentera l'œuvre publiciste et essayistique de Heinrich Mann dans son intégralité, de 1889 à 1950, en n'omettant aucune des périodes mouvementées, de l'Allemagne wilhelminienne jusqu'aux écrits de la République de Weimar et de l'exil. Elle pourra se lire en parallèle à l'œuvre littéraire dont elle autorise de nouvelles mises en perspective. Elle permet aussi de nous faire découvrir les qualités propres d'une réflexion critique, en constante évolution chez Heinrich Mann, sur le monde artistique et politique ou sur la société de son temps. De cette œuvre-là, le grand public n'avait souvent connu que quelques essais comme « Geist und Tat » (1910) ou « Kaiserreich und Republik » (1919), et même les initiés ont longtemps dû se contenter de sélections opérées par ses éditeurs, notamment par l'Aufbau-Verlag où deux volumes d'essais seulement étaient disponibles (remaniés de surcroît pour les lecteurs de l'Ouest,

par Claassen) jusqu'à la reprise, fort louable, des quelques recueils établis du vivant de l'auteur, dans le cadre d'une édition commentée de l'œuvre de Heinrich Mann chez S. Fischer, commencée en 1986. Notre image de l'essayiste Heinrich Mann était façonnée par ces éditions qui posaient son homme plus qu'ils ne l'exposaient.

La présente HMEP réalisée sous la direction de Wolfgang Klein, Anne Flierl et Volker Riedel autorisera, à n'en pas douter, une vision plus fine de l'auteur dont le statut d'homme public fut le fruit d'un travail inlassable et d'une prise en compte grandissante de la presse et des autres médias à partir du milieu des années 1920. Pour preuve, le riche matériau livré avec la parution, en ordre dispersé, des premiers volumes 5 et 6 que nous avons pu consulter. Il montre un écrivain bien ancré dans son temps, suivant l'actualité littéraire et théâtrale, commentant – de manière souvent spontanée – événements historiques ou impressions de voyage, signant appels et pétitions, prononçant allocutions et discours ou répondant aux sollicitations de la part de journalistes ou de lecteurs. Nous y retrouvons, bien sûr, les grands textes et les grands thèmes de Heinrich Mann – l'intellectuel et l'État, l'entente franco-allemande, la démocratie comme idéal supranational, le combat antifasciste – où l'auteur se fait tour à tour solennel et didactique, ironique et poignant. Mais nous y découvrons aussi quantité d'écrits d'une production qu'on n'hésitera pas à qualifier de « feuilletonniste », rédigée pour la presse populaire berlinoise sur un ton léger, parfois taquin, ou comportant des accents d'autodérision comme lorsque l'écrivain imagine une lectrice troquant son autographe contre celui, plus prisé, d'un concurrent au nom évocateur de Deutelmöser (« Beitrag zu "Das Autogramm" », 1932).

Cette légèreté de ton disparaît avec le volume 6, inaugurant une autre étape de la vie de H. Mann. Ou plutôt, la césure entre les volumes 5 (1930-1933) et 6 (1933-1935) se fait le 15 février 1933, avec l'éviction de l'auteur de l'Académie des Beaux-arts de Prusse dont il présidait la section littéraire. Le volume 6 s'ouvre sur la réaction publique de H. Mann le lendemain, suivie d'un article en français rédigé pour la *Dépêche de Toulouse* (dont il était le collaborateur depuis l'été 1932). Heinrich Mann ne se trouvant pas encore physiquement en exil – ce sera chose faite avec le troisième texte – l'emplacement des deux premiers (vol. 5 ou 6 ?) peut se discuter, mais le lecteur appréciera de pouvoir suivre d'aussi près les moments charnières de la vie et de l'écriture de l'auteur. Des principes éditoriaux qui ont guidé la HMEP, il faut retenir que les textes sont présentés dans l'ordre chronologique de leur parution, et dans la version de leur première publication, ce qui implique, notamment, que les recueils composés par l'auteur lui-même – on ne citera que *Macht und Mensch* (1919), *Diktatur der Vernunft* (1923), *Sieben Jahre* (1929), *Geist und Tat* (1931), *Der Hass* (1933) et *Mut* (1939) – se trouvent scindés, et leurs éléments rétablis dans l'ordre initial de parution, faisant du coup ressortir la continuité des préoccupations et des collaborations journalistiques de Heinrich Mann. L'appareil critique les accompagnant est un modèle du genre : les notices et notules consignent avec précision la genèse d'un texte et ses éventuelles versions ultérieures (réimpressions complètes ou partielles, amendements, traductions) jusqu'aux documents de réception, et les notes détaillent variantes et explications.

Une telle richesse de commentaire n'aurait pas été possible sans l'exploration minutieuse des sources archivistiques dont les éditeurs de la HMEP sont sans doute les meilleurs connaisseurs actuellement. Mais il faut souligner aussi le patient travail en amont fourni par Brigitte Nestler dans sa *Heinrich-*

Mann-Bibliographie (2 tomes parus, Cicero-Press 2000 et 2008) et la longue maturation de la présente édition critique, depuis le projet d'une édition des œuvres complètes mené, avec le concours d'une partie de l'équipe actuelle, jusqu'en 1992 aux éditions Aufbau. Les droits de Heinrich Mann étant passés chez Fischer depuis l'unification allemande, il eût été logique que cette maison reprît à son compte le projet de la HMEP, mais elle était trop absorbée sans doute par l'édition de la GKFG (entendez : Große Kommentierte Frankfurter Gesamtausgabe) en 38 volumes du frère Thomas. La HMEP paraît donc chez Aisthesis-Verlag, à Bielefeld, et devra se passer, pour les volumes à venir, du soutien financier de la Deutsche Forschungsgemeinschaft qui avait soutenu le projet de 2002 à 2008, la pomme de discorde ayant été ce qui constitue, pour les lecteurs, le principal atout de la HMEP : une édition intégrale de l'œuvre essayistique et publiciste de H. Mann assortie d'un appareil critique en tous points exemplaire. — M. ENDERLE-RISTORI

Christophe FRICKER. — *Stefan George. Gedichte für Dich* (Berlin, Matthes und Seitz, 2011, 384 S.).

Ce livre, écrit par un universitaire, poète et ancien rédacteur de *Castrum Peregrini*, occupe une place à part dans les études récentes sur le poète. Tout en se fondant sur une connaissance exceptionnellement intime et profonde de son œuvre, il se présente sous une forme volontairement peu « académique ». Ainsi s'ouvre-t-il par exemple sur les méditations de l'auteur sur le tombeau de George, énumérant tout ce qu'a d'excessif ce que des universitaires et journalistes ont pu écrire à son sujet ces derniers temps. Si la biographie du poète par l'Américain Robert F. Norton (*Secret Germany. Stefan George and his circle*. Ithaca, NY 2002) avait en effet remis à jour le supposé « préfascisme » de George, celle de Thomas Karlauf (*Stefan George. Die Entdeckung des Charisma*, München, 2007) avait rouvert les vannes des spéculations sur les non moins supposées mœurs sexuelles du poète, alors que les investigations parfois hasardeuses d'Ulrich Raulff (*Kreis ohne Meister. Stefan Georges Nachleben*, München 2009) sur sa postérité, comme dans le domaine de la pédagogie par exemple, avaient encouragé un journalisme à sensation à associer le nom de George aux divers scandales récents de pédophilie dans les *Odenwaldschulen*. Il est indubitable qu'une *Mentalitätsgeschichte* de la RFA, non moins qu'une critique médiologique, trouverait dans la réception du poète, dont Max Weber défendait encore l'absolue intégrité morale, un objet d'étude exemplaire. Dans des analyses très nuancées et prudentes, Fricker prend le contre-pied de ces stéréotypes plus idéologiques que scientifiques en mettant l'accent sur un fait trop rarement mis en évidence : chez peu de poètes, un si grand nombre de poèmes s'adressent à un « tu ». Peu d'écrivains du xx^e siècle, écrit-il, « ont moins considéré leur production lyrique comme l'expression géniale de leur moi, la situant au contraire dans le contexte de l'amitié obligante et libératrice ». (37) Une conception centrale de la *philia* s'oppose selon Fricker à la fois au pré-supposé d'autoritarisme et à lecture selon le paradigme « homosexuel ». Le critique dégage ainsi la principale ouverture, au monde et à l'autre/Autre, qu'exige et crée la poésie de George et enrichit sa démonstration réfléchie de renvois à l'herméneutique de Buber et de Heidegger. Le livre propose en outre des contextualisations très utiles et pertinentes, notamment au sujet des « épigones », rarement abordés *in concreto*, ainsi que des réflexions originales, s'inspirant des travaux de Timothy Steele, sur le lien entre mètre et éthique. La dimension éthique est également une composante essentielle du paradigme du « métier »/de « l'artisanat » (*Handwerk*) que l'auteur emprunte à Richard Sennet, sans le réduire au concept d'« esthétisme », auquel il s'oppose